

SOUS LA COORDINATION DE
C. PERRIN-MALTERRE, L. CHANTELOUP,
J. DELLIER, M. GAREL ET A. LOISON

NATURE ET SOCIÉTÉ

COHABITER AVEC LE SAUVAGE

RENCONTRES ENTRE PRATIQUES
RÉCRÉATIVES ET FAUNE SAUVAGE



éditions
Quæ

COHABITER AVEC LE SAUVAGE

RENCONTRES ENTRE
PRATIQUES RÉCRÉATIVES
ET FAUNE SAUVAGE

CLÉMENCE PERRIN-MALTERRE,
LAINE CHANTELOUP, JULIEN DELLIER,
MATHIEU GAREL, ANNE LOISON, COORD.

Éditions Quæ

Dans la collection Nature et société

*Approches interdisciplinaires en santé animale.
Dialogue entre sciences sociales et vétérinaires*
Christian Ducrot, Nicolas Fortané, Mathilde Paul (coord.)
2024, 270 p.

Justice environnementale dans les espaces ruraux en Afrique
William's Daré, Alpha Ba (coord.)
2023, 224 p.

Pour citer cet ouvrage :

Perrin-Malterre C., Chanteloup L., Dellier J., Garel M., Loison A. (coord.),
2025. *Cohabiter avec le sauvage. Rencontres entre pratiques récréatives
et faune sauvage*, Versailles, éditions Quæ, 326 p.
doi:10.35690/978-2-7592-4135-4

Les éditions Quæ réalisent une évaluation scientifique
des manuscrits avant publication dont la procédure est décrite ici :
(<https://www.quae.com/store/page/199/processus-d-evaluation>).

Le processus éditorial s'appuie également sur un logiciel de détection
des similitudes et des textes potentiellement générés par IA.

Les versions numériques de cet ouvrage sont diffusées
sous licence CC-by-NC-ND 4.0. 

La diffusion en accès ouvert de cet ouvrage a été soutenue
par l'université de Limoges et l'Agence nationale de la recherche
(projet ANR-18-CE03-0009 — Humani : Espaces partagés entre usagers
récréatifs et faune sauvage : vers une gestion intégrée
des socio-écosystèmes de montagne).

Éditions Quæ / RD 10
78026 Versailles Cedex
www.quae.com / www.quae-open.com

© Éditions Quæ, 2025
ISBN: 978-2-7592-4134-7
ISBN (PDF): 978-2-7592-4135-4
ISBN (ePub): 978-2-7592-4136-1
ISSN: 2267-702X

■ SOMMAIRE

Introduction générale	5
Clémence Perrin-Malterre, Laine Chanteloup, Julien Dellier, Mathieu Garel, Anne Loison	

PARTIE 1. AMÉNAGER LES RENCONTRES ANIMALES

1. Chasse et ornithologie, deux passions conciliables ? Perception bourgeoise de la faune sauvage de Camargue au début du XX^e siècle	26
Isabelle Cellier, Élise Banton, Claude Raynaud	
2. Le safari inversé quand les animaux observent les humains	39
Marc Girard	
3. Être à la « bonne » place le rôle du dispositif spatial dans les pratiques touristiques d'observation de la faune sauvage en montagne	60
Louis Defraiteur, Laine Chanteloup, Clémence Perrin-Malterre	
4. La balade contemplative dans la réserve de vie sauvage du Grand Barry (Drôme) : contempler et ne rien voir ?	72
Salomé Dehaut	
5. Quand une tradition ancestrale devient une attraction touristique. Le cas des charmeurs de serpents de la place Jamaa-El-Fna de Marrakech (Maroc)	87
Laura Jannot, Salima Salhi, Wafaa Benhsain, Thomas Lahlfafi, Abdellah Bouazza	

PARTIE 2. LES ACTIVITÉS RÉCRÉATIVES FACE AUX ANIMAUX

6. Vers une écologisation des rapports récréatifs aux animaux dits « sauvages » ? Un regard sociologique	110
Antoine Dore	
7. Le traiteur et l'animal, des expériences ambivalentes	124
Nicolas Baptiste	
8. Entre chien et loup. Ethnographies des paysages de la peur des pratiquants d'activités récréatives en milieu alpin	136
Noémie Bailly, Stéphane Marpot	
9. Pratiques sportives en montagne et faune sauvage. Le système de valeurs des pratiquants au cœur du rapport aux animaux sauvages	150
Léna Gruas, Clémence Perrin-Malterre, Anne Loison	

PARTIE 3. MESURES DES EFFETS DES PRATIQUES RÉCRÉOTOURISTIQUES SUR LES ANIMAUX

10. Les impacts des activités récréatives sur les galliformes de montagne	167
Marc Montadert, Jérôme Cavailhes	
11. Impacts et évaluation du dérangement induit par le vol libre dans les Bauges	182
Adrien Lambert	
12. Réponses comportementales des ongulés de montagne face au dérangement humain. Analyse croisée chez le chamois et le bouquetin des Alpes dans les massifs des Bauges et de Belledonne	198
Nicolas Courbin, Marie Eveillard-Buchoux, Pascal Marchand, Thibaut Amblard, Mathieu Beurier, Laine Chanteloup, Julien Dellier, Carole Toïgo, Anne Loison, Mathieu Garel	
PARTIE 4. LES MESURES DE GESTION POUR UNE COHABITATION APAISÉE	
13. La passe Sud de Fakarava (Polynésie française) : gérer et protéger un milieu fragile devenu «spot» de plongée sous-marine	230
Frédérique Jossinet	
14. Les pêcheurs de loisir, des acteurs marginalisés au sein d'un réseau partagé entre communautés d'intérêts	245
Florian Lebreton, Christelle Audouit, Hervé Flanquart	
15. Trajectoires animales, trajectoires cynégétiques. Du sanglier gibier au sanglier administré	261
Carole Marin, Pablo Vajas	
16. Entre savoirs scientifiques et vernaculaires : la quête d'une cohabitation durable entre chasseurs et chamois en Valais	277
Kylian Henchoz-Manitha, Laine Chanteloup	
17. Des crampons et des serres. Concilier la protection du Gypaète barbu et la cascade de glace au parc national du Grand Paradis (Italie)	289
Chloé Vial-Pailler	
18. <i>Wilderness et rewilding</i> : des dispositifs pour repenser la cohabitation entre humains et non-humains en Europe	304
Alexandra Locquet, Stéphane Héritier	
 Conclusion générale	318
Clémence Perrin-Malsterre, Laine Chanteloup, Julien Dellier, Mathieu Garel, Anne Loison	
 Liste des auteurs	323

■ INTRODUCTION GÉNÉRALE

Clémence Perrin-Malterre, Laine Chanteloup,
Julien Dellier, Mathieu Garel, Anne Loison

La crise actuelle de la biodiversité, souvent qualifiée de sixième extinction de masse, est marquée par un déclin sans précédent des populations animales et végétales sous l'effet des activités humaines (Ceballos *et al.*, 2017). Face à cette érosion du vivant, le tourisme faunique peut apparaître comme un levier stratégique pour sensibiliser le public sur les menaces pesant sur la biodiversité, générer des retombées économiques favorisant la conservation des milieux naturels et renforcer le lien entre les humains et la nature (Hanna *et al.*, 2019). Aujourd'hui, cette forme de tourisme, centrée sur l'observation et sur l'interaction avec les animaux sauvages, connaît un essor international. Elle s'appuie bien souvent sur des espaces et sur des espèces emblématiques qui captivent l'imaginaire collectif (Newsome, Dowling et Moore, 2005). Toutefois, ce tourisme est empreint de paradoxes. D'une part, il repose sur le désir de rencontrer des animaux sauvages capables d'adopter des comportements de fuite, d'évitement ou de discrétion pour minimiser les interactions avec l'humain (Frid et Dill, 2002). D'autre part, il traduit la quête humaine d'un lien renforcé avec la nature, dans une volonté de redécouvrir une « part sauvage du monde » (Maris, 2018), de la comprendre, de l'admirer et de se ressourcer. Ce tourisme est également nourri par de puissants imaginaires et représentations. Certains animaux, devenus de véritables emblèmes de la rencontre faunique, sont particulièrement prisés par les visiteurs (Defraiteur *et al.*, 2023 ; Ferreira et Harmse, 2014 ; Mauz, 2009 ; Schirpke, Meische et Tappeiner, 2018 ; Stoeckl, Smith et Newsome, 2005). Pourtant, leur attrait repose en partie sur leur rareté ou sur leur caractère insaisissable : un animal trop facilement observable tend à perdre de sa valeur symbolique. À l'inverse, un individu distant ou difficile d'accès incarne davantage l'idée du « sauvage », nourrissant ainsi fascination et désir d'observation (Chanteloup, 2013). La mise en récit de ces animaux et de la notion de « sauvage » joue alors un rôle central, façonnant les attentes des touristes et orientant leur expérience du milieu naturel.

DU TOURISME FAUNIQUE AUX PRATIQUES RÉCRÉATIVES DE NATURE

La fascination pour les rencontres animales trouve ses racines dans l'histoire des ménageries royales et des premiers zoos, apparus dès l'Antiquité. Ces institutions servaient à exhiber la richesse et le pouvoir des élites en présentant au public des espèces exotiques, symboles de prestige et de domination (Pouillard, 2019). Avec la colonisation, cette mise en scène de la faune s'est prolongée à travers les safaris dans les colonies, où les grandes chasses pratiquées par les élites européennes visaient à rapporter des trophées, affirmant ainsi la bravoure des chasseurs tout en inscrivant leur emprise sur le monde animal et les territoires colonisés (Blanc, 2020). Que ce soit dans les zoos ou lors des safaris, l'exotisme et la mise en spectacle de la faune étaient au cœur des attentes du public, traduisant une vision de la nature façonnée par des rapports de pouvoir et de possession (Estebanéz, 2008).

Les premières transformations notables de ce tourisme faunique sont apparues sous l'impulsion de Carl Hagenbeck, qui a introduit les enclos naturalisés en remplacement des cages traditionnelles au sein des zoos (Rothfels, 2008). Cette innovation a marqué un tournant dans la représentation des animaux en captivité, répondant à une volonté croissante du public de ne plus seulement voir l'animal, mais de l'observer dans un environnement recréant une apparence de naturalité. Toutefois, ce n'est qu'à partir de la fin du XX^e siècle qu'une véritable transition s'est opérée avec l'essor de la mise en tourisme de la faune en milieu naturel. Dans un premier temps, cette évolution s'est traduite par une diversification des safaris de chasse, où la chasse photographique s'est substituée progressivement à la chasse traditionnelle. L'exemple du Kenya est probant : dès 1977, les autorités mettent fin aux concessions pour le tourisme de chasse afin de valoriser exclusivement le tourisme d'observation. Cette transition a permis de répondre à une demande croissante d'expériences immersives pour l'observation, perçues comme plus durables, car elles permettaient de voir les animaux sans les extraire de leur habitat (Calas, 2015). Ainsi, de nouvelles pratiques touristiques ont émergé, cherchant à concilier émerveillement, éducation et sensibilisation écologique (Borges et Lima, 2017). Ces évolutions reflètent un changement dans les relations entre humains et animaux, marqué par la montée en puissance de valeurs mutualistes au sein des sociétés européennes et nord-américaines, supplantant parfois les logiques de domination de la faune sauvage (Manfredo *et al.*, 2009). Ainsi, aujourd'hui, les safaris-photos constituent une composante essentielle de l'économie touristique dans de nombreuses régions du monde, particulièrement en Afrique, en Australie, au Canada, ou encore sur les côtes dédiées à l'observation des baleines. Bien que l'Europe soit moins associée à ce

type de tourisme, elle attire un public curieux de découvrir certaines espèces emblématiques, telles que les loups, les ours ou diverses espèces d'oiseaux (Defraiteur *et al.*, 2023).

Avec l'avènement de la société des loisirs (Dumazedier, 1962) et l'émergence des parcs naturels et des réserves au XX^e siècle (Laslaz *et al.*, 2014), des espaces dédiés à l'observation de la faune dans son habitat naturel se sont développés, offrant des lieux privilégiés pour la réalisation de ces observations. La faune sauvage est devenue à la fois un objet de contemplation et un moteur de valorisation territoriale (Chanteloup, 2013). Le faible aménagement de ces espaces en termes d'infrastructures fait qu'ils sont plus facilement associés à des espaces, si ce n'est perçus comme « vierges », au moins sauvages, donc propices aux rencontres avec la faune qu'ils abritent. Différents types d'interactions avec les animaux s'y développent. Certaines sont fortuites, survenant au détour de pratiques de loisirs généralistes, qu'il s'agisse d'une simple balade ou d'activités sportives plus engagées, où la rencontre avec la faune sauvage n'est qu'un événement secondaire (Gruas, 2021). D'autres sont intentionnelles, s'inscrivant dans des activités spécifiquement dédiées à l'observation animale, comme les safaris, les circuits guidés ou les excursions spécialisées (Newsome, Dowling et Moore, 2005). Il y a donc au sein de ces espaces naturels une diversité de pratiquants, chacun entretenant à sa manière un lien singulier avec la nature (Perrin-Malterre, Chanteloup et Gruas, 2021).

Par ailleurs, l'inversion progressive de la proportion entre ruraux et urbains a engendré de nouvelles formes de rapport à la nature et aux animaux (Chamboredon, 1982 ; Dalla Bernardina, 2011). Tandis que les pratiques de chasse reculent, les identités récréatives se diversifient. Ainsi, un chasseur peut aussi être un skieur, illustrant une pluralité d'attachements et d'engagements vis-à-vis des milieux naturels et des espèces rencontrées. Quoi qu'il en soit, les temps passés dans les milieux naturels sont désormais reconnus comme positifs pour le bien-être mental et physique des individus et sont des éléments promus pour se maintenir en bonne santé (Barragan-Jason *et al.*, 2023 ; Buckley, 2020). Ils sont donc importants du point de vue des pratiquants, et permettent aussi de recomposer les relations au sauvage et aux animaux (Marpot, Chanteloup et Perrin-Malterre, 2024).

LES ANIMAUX SAUVAGES FACE À LA PRÉSENCE HUMAINE

Le développement des pratiques récréatives en nature soulève toutefois de nombreux enjeux pour les écosystèmes (Larson *et al.*, 2016). En effet, pour l'animal, l'humain reste perçu comme un prédateur potentiel, qu'il le soit réellement dans sa pratique (chasse) ou non (randonnée ;

Frid et Dill, 2002). La simple présence humaine dans le paysage modifie ainsi la perception du «risque» associé aux différents endroits où les animaux pourraient se déplacer. Les concepts de «paysage du risque» et de «paysage de la peur» ont ainsi été développés pour formaliser le fait qu'un animal évalue son environnement non seulement en fonction des ressources alimentaires disponibles, mais aussi selon la probabilité perçue d'être dérangé ou tué (Altendorf *et al.*, 2001 ; Laundré, Hernández et Altendorf, 2001). Le «paysage du risque» renvoie à la probabilité réelle pour un animal d'être tué, que ce soit par un prédateur, par un chasseur ou encore lors d'une collision avec un véhicule. En revanche, le paysage de la peur (Laundré, Hernández et Ripple, 2010) reflète une perception du danger qui peut varier selon les espèces, selon les populations et même entre individus au sein d'un même groupe, en fonction du sentiment d'insécurité ressenti. Par exemple, un sentier fréquemment emprunté par des randonneurs en été peut créer une réaction de crainte chez l'animal, même en l'absence de risque réel, et le dissuader d'utiliser les habitats environnants (Courbin *et al.*, 2022).

Tout comme face à un prédateur, les animaux confrontés à la présence humaine adoptent une série de réponses comportementales visant à minimiser le risque perçu (Lima et Dill, 1990 ; Tablado et Jenni, 2017). À court terme, un animal peut ajuster ses rythmes d'activité en modifiant ses périodes de recherche de nourriture, de repos ou de vigilance (Benoist *et al.*, 2013 ; Lesmerises, Johnson et St-Laurent, 2017). Par exemple, il peut choisir de pratiquer certaines activités sur un même habitat pendant la nuit, lorsque la présence humaine est généralement réduite, au lieu de le faire en journée (Gaynor *et al.*, 2018 ; Marchand *et al.*, 2014). À plus long terme, un animal peut décider de quitter définitivement une zone qu'il occupait auparavant en l'absence de dérangement (Rogala *et al.*, 2011). L'intensité et la nature de ces ajustements peuvent varier en fonction de l'intensité du dérangement et de sa prévisibilité. Lorsqu'un risque est soudain et imprévisible, l'animal adopte une réponse réactive, comme la fuite (Stankowich, 2008). En revanche, si le risque est répétitif et prévisible, il peut mettre en place une réponse proactive en ajustant son comportement de manière anticipée. Par exemple, face à une fréquentation humaine régulière sur un sentier, un animal peut choisir de s'en écarter avant même l'arrivée des premiers randonneurs (Courbin *et al.*, 2022). Les réponses proactives sont d'ailleurs attendues lorsque le risque est prévisible et récurrent, permettant ainsi à l'animal de limiter ses dépenses énergétiques comparativement aux réponses réactives, qui peuvent être plus coûteuses (Creel, 2018). Cependant, quelle que soit la nature de la réponse (réactive ou proactive), l'impact du dérangement sur l'animal peut être négatif en termes de bilan énergétique. L'augmentation de la dépense énergétique due aux déplacements et la diminution des opportunités d'alimentation peuvent affecter la condition physique de

l'animal (Béchet, Giroux et Gauthier, 2004). De plus, ces ajustements comportementaux, comme une augmentation de la nocturnalité, peuvent rendre l'animal plus vulnérable à la prédatation (Bonnot *et al.*, 2020).

Ces ajustements ne sont donc pas forcément sans conséquence et pourraient *in fine* affecter la survie des individus, leur performance reproductive, l'abondance et la distribution des espèces (Mallord *et al.*, 2007 ; Patthey *et al.*, 2008). Dès lors, ces réponses sont soumises au processus de sélection naturelle : un animal doit adapter son niveau de réaction en fonction du risque réel et non seulement perçu. Dans certains cas, des individus peuvent s'avérer de plus en plus tolérants à la présence humaine et donc progressivement cesser de réagir s'ils ne perçoivent plus la présence humaine comme une menace (Samia *et al.*, 2015). Ce processus d'habituation, bien que documenté, reste encore mal compris et peut entraîner des effets en cascade complexes (Blumstein, 2016). Si éviter d'ajuster son comportement quand il n'y a pas lieu de le faire peut permettre de limiter ses dépenses énergétiques, une diminution excessive de la réactivité peut par ailleurs rendre les animaux plus vulnérables en cas de retour de prédateurs naturels, comme le loup, ou en période de chasse (Courbin *et al.*, 2022). De manière générale, évaluer les conséquences démographiques de tous les ajustements comportementaux que les animaux mettent en place face à la présence humaine est fondamental pour ne pas se focaliser sur les possibles effets négatifs et sachant que le tourisme et les loisirs de nature peuvent favoriser des attitudes pro-environnementales en faveur de la préservation de la faune sauvage (Fitzgerald et Stronza, 2016). Dans ce contexte, il apparaît aussi particulièrement important de s'intéresser aux usagers des espaces naturels dans leurs interactions avec la faune sauvage.

DES RECHERCHES ENTRE ACTIVITÉS RÉCRÉATIVES ET FAUNE SAUVAGE

L'un des premiers ouvrages à avoir exploré les interactions entre la faune sauvage et les activités récréatives est celui de Knight et Gutzwiler (1995), principalement centré sur les États-Unis. Destiné avant tout aux gestionnaires d'espaces protégés, cet ouvrage reconnaissait déjà l'importance des approches pluridisciplinaires et transdisciplinaires dans la gestion des interactions entre humains et faune sauvage. Toutefois, il se focalisait principalement sur les impacts des activités récréatives sur la faune, ne consacrant que deux chapitres sur vingt et un à ce que les auteurs désignaient comme la « dimension humaine » de la gestion des activités de plein air. Aux États-Unis, l'intégration progressive de cette dimension humaine dans la gestion de la faune a marqué un tournant majeur dans les politiques de conservation. Cette évolution s'est notamment concrétisée avec la création de l'Outdoor Recreation Resources

Review Commission (ORRRC) en 1958, qui a reconnu l'importance des besoins récréatifs des populations en lien avec les espaces naturels (Manfredo *et al.*, 2009). L'ORRRC avait pour mission d'évaluer les ressources récréatives du pays, d'identifier les lacunes dans leur gestion et de proposer des stratégies pour répondre à la demande croissante d'accès à la nature, notamment dans le contexte de l'après-guerre marqué par une augmentation des loisirs de plein air. Cette commission a contribué à intégrer dans la gestion de la faune sauvage des éléments sociaux et culturels liés aux populations locales, en insistant sur le fait que les politiques de conservation ne pouvaient se limiter à des approches biologiques ou écologiques (Olson, 2010). La gestion de la faune sauvage a donc progressivement intégré les attentes et les perceptions des pratiquants d'activités récréatives, posant ainsi les bases de ce qui deviendra le champ du Human Dimensions of Wildlife Management (les dimensions humaines de la gestion de la faune sauvage). Cette démarche fut confirmée en 1973 lors de la 38^e North American Wildlife and Natural Resources Conference, au cours de laquelle une session spécifique sur les dimensions humaines de la gestion de la faune a été ajoutée pour la première fois. La structuration de ce domaine de recherche s'est poursuivie avec la création, en 1996, du journal scientifique *Human Dimensions of Wildlife*, consacrant l'importance croissante de cette approche (Manfredo *et al.*, 2009).

Côté européen, la situation est bien différente. Le tourisme de nature s'est en partie développé autour de stations touristiques, tandis que les lieux peu aménagés comme les zones de montagne hors stations sont longtemps restés en marge du développement touristique, à l'exception de certaines pratiques spécifiques comme l'alpinisme ou la chasse. Les structures telles que les parcs nationaux et les parcs naturels régionaux ont constitué des infrastructures écologiques propices aux activités récréatives, mais le tourisme y est longtemps resté diffus et peu structuré. Ce n'est qu'à partir des années 1990 (Ingold *et al.*, 1993), avec une accélération notable dans les années 2010 et 2020, que ce tourisme diffus est devenu un enjeu majeur pour les territoires, confrontés à une forte croissance de la fréquentation (Balmford *et al.*, 2009, 2015). Les défis engendrés par ces activités se sont alors multipliés (dérangement de la faune, impacts sur les écosystèmes, gestion des flux). En termes scientifiques, il a fallu attendre l'année internationale de l'écotourisme et celle de la montagne, toutes deux en 2002, pour que l'université de Vienne en Autriche organise une première conférence sur les questions de gestions des flux de visiteurs: «Monitoring and Management of Visitors in Recreational and Protected Areas». À la suite du succès de cette première édition réunissant chercheurs, gestionnaires d'aires protégées et décideurs politiques autour des outils et méthodologies conciliant conservation de la biodiversité et développement des pratiques

récréatives, il a été décidé d'en faire un événement biennal à l'échelle européenne. Ces conférences abordent un large éventail de thématiques, allant de l'évaluation des impacts des activités touristiques sur les écosystèmes à l'élaboration de stratégies de gestion durable des activités récréatives, en passant par le développement de nouvelles technologies pour le suivi des pratiques. Si ces conférences ont favorisé l'émergence d'un réseau international de chercheurs et de praticiens engagés dans une approche interdisciplinaire, alliant sciences sociales et écologie pour mieux comprendre les effets du développement des activités récréatives dans les espaces protégés, la question des interactions avec la faune sauvage reste encore peu explorée. Seuls quelques journaux en conservation de la nature ou en écologie abordent cette thématique sous l'angle interdisciplinaire combinant approche écologique et sciences sociales, comme *Biological Conservation*, *People and Nature*, *Wildlife Biology*, *Journal of Applied Ecology* ou *European Journal of Wildlife Research*.

Le présent ouvrage vise à compléter cet élan interdisciplinaire en abordant ces interactions entre pratiques récréotouristiques et animaux sauvages sous de multiples angles afin d'en montrer toute la complexité. Pour ce faire, il propose une approche pluridisciplinaire qui a été portée par le programme de recherche Humani soutenu par l'Agence nationale de la recherche (ANR) de 2019 à 2023.

UNE APPROCHE INTERDISCIPLINAIRE ET TRANSDISCIPLINAIRE PORTÉE PAR LE PROGRAMME HUMANI

Le programme Humani avait pour objectif de croiser diverses expertises en sociologie du sport, en géographie, en écologie et en sciences de l'information et de la communication, afin de quantifier et de qualifier les interactions entre les pratiquants d'activités récréatives en montagne — telles que la randonnée estivale et hivernale, le ski de randonnée et la chasse — et la faune sauvage, en particulier les chamois, les bouquetins et les marmottes. Il proposait d'analyser de manière intégrée les usages et perceptions du milieu par les pratiquants, les espaces partagés entre humains et animaux sauvages et les pratiques de gestion développées par les territoires. L'analyse a porté sur des territoires de montagne ayant différents statuts de protection et modalités de gestion afin de confronter les interrelations entre pratiquants d'activités récréatives et faune sauvage dans cette diversité de contextes. Ce choix de territoires visait notamment à analyser si l'existence ou non de mesures de protection influence les pratiques et les comportements des différents utilisateurs du milieu à l'égard de la faune sauvage et en retour à étudier dans quelle mesure la faune sauvage développe des processus d'habituation à

l’égard des activités récréatives. En analysant ces interactions, le projet s’intéressait à l’évolution des socio-écosystèmes de montagne et avait pour objectif de fournir aux gestionnaires d’espaces protégés des outils adaptés pour concilier le développement des activités de plein air avec la préservation de la faune sauvage.

Ce programme de recherche a favorisé un dialogue inédit entre les sciences humaines et les sciences de l’environnement, alors même que les humains et les animaux sauvages sont encore largement étudiés séparément par ces différentes disciplines et selon des paradigmes opposés (Pooley *et al.*, 2017). Des réflexions croisées ont ainsi porté sur les protocoles de suivi des animaux et de la fréquentation humaine (Courbin *et al.*, 2022), permettant d’affiner les méthodes de collecte de données et d’adapter les approches aux réalités de terrain (Chanteloup *et al.*, 2016). Le travail collaboratif entre disciplines a contribué à ajuster les questionnements de recherche, notamment autour des paysages de la peur, des comportements des pratiquants, de leurs émotions, des facteurs influençant leurs choix d’itinéraires et de leur niveau de connaissance de l’environnement montagnard. Par ailleurs, l’implication des gestionnaires d’espaces protégés a permis de saisir des résultats pour répondre aux spécificités locales et de co-construire des outils de sensibilisation, renforçant ainsi la médiation des connaissances scientifiques en vue d’une meilleure appropriation par les acteurs de terrain. La clôture du programme a été marquée par l’organisation d’un colloque de trois jours, élargissant les réflexions au-delà du massif alpin et de la montagne en intégrant des problématiques propres aux territoires marins. En effet, les enjeux liés à la gestion de la (sur)fréquentation et à la cohabitation entre les usagers et les espèces se retrouvent dans des contextes variés, soulignant ainsi la pertinence d’approches globales et transversales sur ces questionnements. Le présent ouvrage s’appuie sur cette ouverture géographique et disciplinaire pour traiter les différents enjeux des interactions entre activités récréotouristiques et faune sauvage.

LES INTERACTIONS ENTRE HUMAINS ET ANIMAUX SAUVAGES : COEXISTENCE ET COHABITATION

Dans la littérature, l’analyse des interactions entre humains et faune sauvage a surtout mis l’accent sur les conflits, c’est-à-dire sur des impacts négatifs pour les humains, pour les animaux ou pour les deux (König *et al.*, 2020). Mais se concentrer sur les conflits peut constituer un obstacle à la réalisation des objectifs de conservation, car l’attention est focalisée sur la réduction des interactions négatives plutôt que sur l’augmentation de celles positives (Dickman, 2010). Cela occulte

également le fait que la plupart des conflits entre les humains et la faune sauvage sont en réalité des conflits entre humains, opposant des personnes aux valeurs, intérêts et priorités divergents (Glikman *et al.*, 2019 ; Hill, Webber et Priston, 2017). Depuis une vingtaine d'années, l'idée de passer de l'analyse des conflits entre les humains et la faune sauvage à celle de la coexistence a émergé. Ce terme de « coexistence » est notamment utilisé dans la littérature anglo-saxonne et concerne le plus souvent des travaux qui s'intéressent aux grands carnivores qui peuvent produire des dommages et présenter un risque pour la population locale. Ainsi, Carter et Linnell (2016, p. 575) définissent la coexistence comme « un état dynamique mais durable dans lequel les humains et les grands carnivores s'adaptent mutuellement à vivre dans des espaces partagés où les interactions humaines avec les carnivores sont régies par des institutions qui garantissent la pérennité des populations de carnivores, leur légitimité et des niveaux de risque tolérables ». Selon Fiasco et Massarella (2022), la coexistence est ici toujours envisagée comme la résolution d'un conflit qui demande à être géré par une intervention extérieure. Or, la coexistence avec la faune sauvage est une pratique historique des communautés autochtones et locales à travers le monde (Mwamidi et Numow, 2013 ; Stépanoff, 2024). Dans ces communautés, les sociétés humaines développent différentes formes d'attachements avec leur environnement conduisant à communiquer, à vivre, à collaborer avec différentes entités autres qu'humaines. Différentes formes de coexistence sont alors possibles. Stépanoff (2024) qualifie par exemple de « coexistence intermittente » les relations de certains bergers avec leurs troupeaux, que cela soit des rennes, des dromadaires ou des moutons, interrogeant ainsi la définition traditionnellement admise du « domestique ». Cette coexistence intermittente s'explique par le fait que certaines sociétés entretiennent avec leurs animaux d'élevage des relations discontinues, alternant entre des phases de distance — comme le pâturage libre marqué par l'absence de contacts — et des moments de forte proximité et d'échanges, souvent liés à des contextes saisonniers ou circonstanciels. D'autres études comme celle de Hussain (2020) montrent comment la relation complexe et réciproque entre les éleveurs et des animaux prédateurs comme le léopard des neiges au Pakistan participent à la préservation de ces derniers plutôt que de les menacer, mettant ainsi en avant toute la complexité de la définition d'une coexistence entre humains et animaux.

Cette idée que les humains et les animaux puissent partager pacifiquement un même espace est centrale dans un concept corollaire à celui de coexistence : la cohabitation. Boonman-Berson, Turnhout et Carolan (2016) proposent d'utiliser ce dernier afin de dépasser l'approche dualiste et anthropocentrique dominante dans les pratiques de conservation. Ce concept, moins utilisé que celui de coexistence dans la

littérature anglo-saxonne, est utile pour mettre en évidence les interactions spatiales entre les humains et les animaux sauvages ainsi que les espaces qui façonnent et sont façonnés par ces interactions (Hinchliffe et Whatmore, 2006). En conséquence, la cohabitation entraîne un (ré)aménagement constant des corps, de l'espace et de nos relations avec les animaux sauvages afin de pouvoir mieux coexister, c'est-à-dire créer un lien essentiel entre les êtres. De plus, la notion de cohabitation permet une appréciation dynamique des différences entre des individus humains et des individus animaux sauvages. Comme l'affirme Barua (2014, p. 928) : « *Tous les animaux ne sont pas identiques, car ils ont des éthologies et des personnalités différentes qui influencent la manière dont la cohabitation est perçue et mise en œuvre.* » C'est à travers le processus dynamique de la cohabitation que les animaux peuvent être considérés comme des sujets à part entière plutôt que comme des objets. C'est aussi ce que propose Morizot (2017, p. 77) à travers la notion de cohabitation diplomatique pour envisager des relations « *envers des êtres qui ne sont plus seulement des ressources, ou des choses, et qui sont entrelacés à nous de manière indiscernable, mais sans y perdre leurs altérités.* [...] *Dans l'idée de cohabitation diplomatique, il n'y a plus de confrontation dualiste entre deux pôles séparés et antagonistes (nature et humains), pas plus qu'il n'y a de fusion ou d'hybridation : il y a de la cohabitation entre des humains et d'autres cohabitants non humains qui sont parmi nous mais "par eux- mêmes"* ». Selon l'auteur, cette approche permet de dépasser les paradigmes dominants de la biologie de la conservation qui se fondent sur les concepts de biodiversité et de nature patrimoniale, dotées de valeurs d'usage mais qui échouent à renouveler la question du mode d'existence des non humains parmi les humains. « *En maintenant une singularité ontologique de l'humain comme seul vivant qui habite, ils refondent la forclusion de tous les non-humains dans un environnement passif des humains, que ceux- ci se trouvent enjoins à protéger, à conserver, en le valorisant de diverses manières* » (Morizot, 2017, p. 177). La cohabitation diplomatique invite à penser les non-humains comme des cohabitants qui ont des compétences interactionnelles et avec lesquels il est possible de faire alliance au sein d'un espace partagé.

PRÉSENTATION DE L'OUVRAGE. EXPLORER DIFFÉRENTS ITINÉRAIRES DE LA COHABITATION

La première partie de l'ouvrage aborde l'attrait que représente la rencontre des animaux. Cette partie explore les manières par lesquelles les humains entrent en contact avec la faune, lors d'activités récréatives

et touristiques et grâce à des aménagements spécifiques. Les aménagements de sites visent principalement à rendre visible une faune sauvage dont les comportements tendent pour la plupart vers la fuite ou l'évitement face à la présence humaine. Plusieurs questionnements sont alors traités : qu'est-ce qui caractérise une véritable rencontre avec l'animal pour les acteurs interrogés ? Quels dispositifs sont mis en place pour encadrer et structurer ces rencontres au niveau territorial ? Quelles stratégies territoriales et individuelles sont développées pour permettre des interactions, et dans quels objectifs ? Ces interrogations permettent d'analyser non seulement les mécanismes de médiation entre humains et animaux, mais aussi de développer un regard critique sur les aménagements mis en œuvre.

La deuxième partie s'intéresse aux relations que les pratiquants d'activités récréatives entretiennent avec les animaux sauvages. Ces relations s'inscrivent dans un processus plus général d'écologisation, mais elles ne sont pas forcément en rupture avec les logiques de domination des humains vis-à-vis des animaux non humains. Elles sont en effet influencées par des systèmes de valeurs allant de l'indifférence au mutualisme en passant par la modération. Elles suscitent également des émotions qui sont souvent ambivalentes, lorsqu'elles mêlent fascination et crainte. Ces émotions suscitées par la rencontre et l'agentivité des animaux peuvent amener les pratiquants à modifier leurs comportements et à adapter leurs mobilités, ce qui conduit à une reconfiguration des spatialités des uns et des autres. Les questionnements soulevés dans cette partie permettent ainsi d'analyser la manière dont ces rencontres participent ou non à la (re)définition du « sauvage ».

La troisième partie vise à comprendre les effets des infrastructures récréatives, telles que les stations de sports d'hiver et les sentiers, et ceux des rencontres fortuites lors d'activités de plein air (vol libre, randonnée), sur plusieurs espèces emblématiques comme le Tétras-lyre, le chamois, le bouquetin et les rapaces. L'évaluation de ces effets sur une espèce donnée requiert de se poser la question de la quantification du dérangement et des mesures pertinentes pour en évaluer les conséquences. Que ce soit au travers de variables démographiques ou de variables comportementales, les trois chapitres montrent à quel point des activités humaines récréatives, dans la majorité des cas sans visée d'observation naturaliste, façonnent l'occupation spatiale des animaux, au point, dans certaines situations, d'en influencer la reproduction ou la survie. En entrant dans le détail de ces réponses, les auteurs proposent des mesures d'atténuation des impacts passant par des aménagements et par de la sensibilisation des pratiquants concernés.

La quatrième partie s'intéresse à des démarches de gestion des interactions entre humains et faune sauvage dans l'objectif d'aboutir à une cohabitation apaisée. Mais la difficulté première est de trouver

des modes de régulation permettant de fonder les bases d'une entente pour construire un cadre commun car bien souvent les relations entre groupes d'humains, ou d'humains et de non-humains, sont guidées par des intérêts qui ne sont pas toujours compatibles. À cela vient s'ajouter la complexité de l'intégration dans la communauté de cogestion des non-humains en tant qu'acteurs participants. Ainsi, dans cette partie, les limites, les écueils et parfois les échecs de ces démarches sont présentés, mais aussi les tentatives pour les dépasser ouvrant de nouvelles perspectives pour une cohabitation apaisée entre humains et non-humains.

BIBLIOGRAPHIE

- Altendorf K. B., Laundré J. W., López González C. A., Brown J. S., 2001. Assessing effects of predation risk on foraging behavior of mule deer. *Journal of Mammalogy*, 82 (2), 430-439, [https://doi.org/10.1644/1545-1542\(2001\)082<0430:AEOPRO>2.0.CO;2](https://doi.org/10.1644/1545-1542(2001)082<0430:AEOPRO>2.0.CO;2)
- Balmford A., Beresford J., Green J., Naidoo R., Walpole M., Manica A., 2009. A global perspective on trends in nature-based tourism. *PLOS Biology*, 7 (6), e1000144, <https://doi.org/10.1371/journal.pbio.1000144>
- Balmford A., Green J. M. H., Anderson M., Beresford J., Huang C., Naidoo R., Walpole M., Manica A., 2015. Walk on the wild side: Estimating the global magnitude of visits to protected areas. *PLOS Biology*, 13 (2), e1002074, <https://doi.org/10.1371/journal.pbio.1002074>
- Barragan-Jason G., Loreau M., Mazancourt C. (de), Singer M. C., Parmesan C., 2023. Psychological and physical connections with nature improve both human well-being and nature conservation: A systematic review of meta-analyses. *Biological Conservation*, 277, 109842, <https://doi.org/10.1016/j.biocon.2022.109842>
- Barua M., 2014. Bio-geo-graphy: Landscape, dwelling, and the political ecology of human-elephant relations. *Environment and Planning D: Society and Space*, 32 (5), 915-934, <https://doi.org/10.1068/d4213>
- Béchet A., Giroux J.-F., Gauthier G., 2004. The effects of disturbance on behaviour, habitat use and energy of spring staging snow geese. *Journal of Applied Ecology*, 41, 689-700, <https://doi.org/10.1111/j.0021-8901.2004.00928.x>
- Benoist S., Garel M., Cugnasse J.-M., Blanchard P., 2013. Human disturbances, habitat characteristics and social environment generate sex-specific responses in vigilance of mediterranean mouflon. *PLOS One*, 8, e82960, <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0082960>
- Blanc G., 2020. *L'invention du colonialisme vert. Pour en finir avec le mythe de l'édén africain*. Paris, Flammarion, 352 p.
- Blumstein D. T., 2016. Habituation and sensitization: new thoughts about old ideas. *Animal Behaviour*, 120, 255-262, <https://doi.org/10.1016/j.anbehav.2016.05.012>
- Bonnot N. C., Couriot O., Berger A., Cagnacci F., Ciuti S., De Groot J. E., Gehr B., Heurich M., Kjellander P., Kröschel M., Morellet N., Sönnichsen L., Hewison A. J. M., 2020. Fear of the dark? Contrasting impacts of humans

- versus lynx on diel activity of roe deer across Europe. *Journal of Animal Ecology*, 89, 132-145, <https://doi.org/10.1111/1365-2656.13161>
- Boonman-Berson S., Turnhout E., Carolan M., 2016. Common sensing: Human-black bear cohabitation practices in Colorado. *Geoforum*, 74, 192-201, <https://doi.org/10.1016/j.geoforum.2016.06.010>
- Borges M. A., Lima I. B., 2017. *Wildlife Tourism, Environmental Learning and Ethical Encounters: Ecological and Conservation Aspects*. Berlin, Springer, 292 p.
- Buckley R., 2020. Nature sports, health and ageing: the value of euphoria. *Annals of Leisure Research*, 23 (1), 92-109, <https://doi.org/10.1080/11745398.2018.1483734>
- Calas B., 2025. Activating interactive landscape: recent diversification in the Kenyan wildlife tourism industry. *Dynamiques environnementales*, 35, 2015, <https://doi.org/10.4000/dynenviron.1211>
- Carter N. H., Linnell J. D. C., 2016. Co-adaptation is key to coexisting with large carnivores. *Trends in Ecology and Evolution*, 31 (8), 575-578, <https://doi.org/10.1016/j.tree.2016.05.006>
- Ceballos G., Ehrlich P. R., Dirzo R., 2017. Biological annihilation via the ongoing sixth mass extinction signaled by vertebrate population losses and declines. *Proceedings of the National Academy of Sciences*, 114 (30), E6089-E6096, <https://doi.org/10.1073/pnas.1704949114>
- Chamboredon J.-C., 1982. La diffusion de la chasse et la transformation des usages sociaux de l'espace rural. *Études rurales*, 87-88, 233-260.
- Chanteloup L., 2013. À la rencontre de l'animal sauvage : dynamiques, usages et enjeux du récréotourisme faunique. Une mise en perspective franco-canadienne de trois territoires: Bauges, Gaspésie, Nunavut. Thèse de doctorat, université Grenoble Alpes.
- Chanteloup L., Perrin-Malterre C., Duparc A., Loison A., 2016. Construire l'interdisciplinarité dans les recherches sur l'environnement: la mise en œuvre d'un programme de recherche «sports de nature et faune sauvage». *Sciences de la société*, 96, <https://doi.org/10.4000/sds.3528>
- Courbin N., Garel M., Marchand P., Duparc A., Debeffe L., Börger L., Loison A., 2022. Interacting lethal and nonlethal human activities shape complex risk tolerance behaviors in a mountain herbivore. *Ecological Applications*, 37 (7), e2640, <https://doi.org/10.1002/eap.2640>
- Creel S., 2018. The control of risk hypothesis: reactive vs. proactive antipredator responses and stress-mediated vs. food-mediated costs of response. *Ecology Letters*, 21, 947-956, <https://doi.org/10.1111/ele.12975>
- Dalla Bernardina S., 2011. *Le retour du prédateur : mises en scène du sauvage dans la société post-rurale*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 200 p.
- Defraiteur L., Chanteloup L., Perrin-Malterre C., 2023. Aller voir des animaux : analyse des offres touristiques d'observation de la faune sauvage dans les Alpes françaises. *Journal of Alpine Research / Revue de géographie alpine*, 111 (4), <https://doi.org/10.4000/rga.10959>
- Dickman A. J., 2010. Complexities of conflict: The importance of considering social factors for effectively resolving human-wildlife conflict. *Animal Conservation*, 13 (5), 458-466, <https://doi.org/10.1111/j.1469-1795.2010.00368.x>

- Dumazedier J., 1962. *Vers une civilisation du loisir ?*. Paris, Éditions du Seuil, 309 p.
- Estebanez J., 2008, Les jardins zoologiques ou l'exotique à portée de main. *Le Globe*, 148, 89-105.
- Fiasco V., Massarella K., 2022. Human-wildlife coexistence: Business as usual conservation or an opportunity for transformative change?. *Conservation and Society*, 20 (2), 167, https://doi.org/10.4103/cs.cs_26_21
- Fitzgerald L. A., Stronza A. L., 2016. In defense of the ecotourism shield: A response to Geffroy *et al.* *Trends in Ecology and Evolution*, 31 (2), 94-95, <https://doi.org/10.1016/j.tree.2015.11.002>
- Ferreira S., Harmse A., 2014. Kruger National Park: Tourism development and issues around the management of large numbers of tourists. *Journal of Ecotourism*, 13 (1), 16-34, <https://doi.org/10.1080/14724049.2014.925907>
- FridA., Dill L. M., 2002. Human-caused disturbance stimuli as a form of predation risk. *Conservation Ecology*, 6 (1), 11, <https://doi.org/10.5751/ES-00404-060111>
- Gaynor K. M., Hojnowski C. E., Carter N. H., Brashares J. S., 2018. The influence of human disturbance on wildlife nocturnality. *Science*, 360, 1232-1235, <https://doi.org/10.1126/science.aar7121>
- Glikman J. A., Ciucci P., Marino A., Davis E. O., Bath A. J., Boitani L., 2019. Local attitudes toward Apennine brown bears: Insights for conservation issues. *Conservation Science and Practice*, 1 (5), e25, <https://doi.org/10.1111/csp.2.25>
- Gruas L., 2021. Côtoyer les sommets, coexister avec l'animal sauvage. Contribution à la sociologie des pratiques sportives en milieu naturel. Thèse de doctorat, université Savoie Mont Blanc.
- Hanna P., Wijesinghe S., Paliatsos I., Walker C., Adams M., Kimbu A., 2019. Active engagement with nature: outdoor adventure tourism, sustainability and wellbeing. *Journal of Sustainable Tourism*, 27, 1355-1373. <https://doi.org/10.1080/09669582.2019.1621883>
- Hill C. M., Webber A. D., Priston N. E. C., 2017. *Understanding conflicts about wildlife: A biosocial approach*. Oxford (Royaume-Uni), Berghahn Books, 228 p.
- Hinchliffe S., Whatmore S., 2006. Living cities: Towards a politics of conviviality. *Science as Culture*, 15 (2), 123-138, <https://doi.org/10.1080/09505430600707988>
- Hussain S., 2020. *The Snow Leopard and the Goat: Politics of Conservation in the Western Himalayas*. Seattle (États-Unis), University of Washington Press, 260 p. <https://doi.org/10.1515/9780295746586>
- Ingold P., Huber B., Neuhaus P., Mainini B., Marbacher H., Schnidrig-Petrig R., Zeller R., 1993. Tourism and sport in the Alps. A serious problem for wildlife?. *Revue suisse de Zoologie*, 100, 529-545.
- Knight R. L., Gutzwiller K. J., 1995. *Wildlife and Recreationists: Coexistence Through Management and Research*. Washington D. C. (États-Unis), Island Press, 372 p.
- König H. J., Kiffner C., Kramer-Schadt S., Fürst C., Keuling O., Ford A. T., 2020. Human-wildlife coexistence in a changing world. *Conservation Biology*, 34 (4), 786-794, <https://doi.org/10.1111/cobi.13513>